

AVEC EUX...

Dominique Cantien

AVEC EUX...

Éditions de la Martinière

Ouvrage dirigé par
Patrick Ulanowska

© Éditions de la Martinière, 2011
www.lamartinieregroupe.com
ISBN : 978-2-7324-4789-6

Extrait de la publication

À ma mère.

Un grand nombre de personnalités que j'ai rencontrées m'ont souvent fait penser à des flamants roses, ces oiseaux rares, que j'ai beaucoup observés et qui m'ont toujours intriguée...

Il y a, chez eux, ce curieux dosage de flamboyance, de majesté et d'insondable maladresse qui les rend attachants. Mais ce même mélange de beauté, de sournoiserie et de fanfaronnade... les rend souvent caricaturaux.

Leur bec en crochet ne leur sert qu'à filtrer la vase où ils trouvent leur nourriture, leur démarche est gracile, leur envol est majestueux mais leurs pattes trop fines, trop hautes, les handicapent. Ils ne peuvent s'endormir que sur une patte... et même s'ils enfouissent leur petite tête duveteuse sous leurs plumes roses, ils sont condamnés à rester en veille : les aigles, les goélands, les marabouts les chassent en meute et leur ballet rose est éphémère... Leur cancanement aussi.

Introduction

J'ai fait plus de trente fois le tour du monde...

Ou peut-être quarante fois.

Mon premier flirt s'appelait Claude François.

Mick Jagger m'a cuisiné des brochettes, elles avaient évidemment un goût unique...

J'ai eu cette chance de passer deux jours avec le pape Jean-Paul II dans le cadre d'un portrait pour TF1.

Avec Nicolas Hulot, j'ai dormi avec des lions au Zimbabwe.

J'ai failli me noyer dans la poudreuse, à Chibougamau, dans le Grand Nord canadien...

J'ai vu de près l'enfer sur terre, en visitant les asiles pour orphelins de la Roumanie de Ceausescu, où des enfants moribonds servaient de cobayes humains pour des docteurs Mengele locaux...

J'ai tout abandonné par amour pour un ministre de la République pour qui j'ai eu un coup de foudre.

On dit que j'ai « inventé » la plupart des animateurs qui sont les vedettes de la télévision d'aujourd'hui...

J'ai rencontré des rois et des reines, des princes et des princesses, et des chefs d'État sur les cinq continents...

J'ai produit des milliers d'heures d'émissions de télévision...

À une époque, j'étais directement responsable de près de 70 % de la grille de programmes de TF1.

J'allais au bureau en hélicoptère, j'ai peut-être donné l'illusion d'avoir le monde à mes pieds, j'ai fait partie des cinq femmes les mieux payées de France.

Je dînais souvent avec Karl Lagerfeld, avec Caroline de Monaco, j'ai passé des week-ends chez Johnny Hallyday...

J'ai bien sûr été confrontée à la trahison, à la haine, à la jalousie, à la rumeur destructrice, on m'a craché dessus, on m'a inventé une vie, les attaques furent violentes...

Mon parcours n'a pas été qu'un chemin pavé de roses, et si j'ai côtoyé les personnalités du show-business comme de la politique, j'ai eu aussi mon lot de moments de doutes, mes instants de découragement, mes nuits d'insomnies.

Oui, j'ai connu tout cela, et j'ai le sentiment, maintenant que j'écris ce livre, d'avoir vécu quinze vies ! Parmi les anecdotes que je voudrais vous raconter, il y en a d'amusantes, il y en a de douloureuses, mais je n'ai pas envie, à aucun moment, de rapporter les mauvais souvenirs.

Mais avant de mener cette vie un peu dingue, j'ai tout d'abord été une petite fille, née dans le nord de la France, que rien ne prédestinait à côtoyer des stars. Il est vrai que je rêvais d'être journaliste quand j'étais petite. Je vivais dans une maison bourgeoise provinciale, je fréquentais des écoles privées, comme toutes les petites bourgeoises, toute mignonne dans mon uniforme de rigueur. J'ai ensuite fréquenté le lycée Fénélon de Dunkerque qui avait eu la bonne idée de devenir mixte quelques années avant que je l'intègre. Mon univers était un monde assez sévère. Mon père était un industriel, ma mère, selon la tradition de ce monde-là, une « mère au foyer ». Nous

INTRODUCTION

étions quatre enfants à la maison. Dans ce monde extrêmement codé et régi par les bons usages, je passais ma vie à rêver et à fuguer d'ailleurs c'est simple : j'ai fugué tout le temps. Déjà les premiers signes d'un désir de vivre hors des chemins tracés.

Lorsque j'ai décidé d'être journaliste, je suis d'abord partie en Angleterre pour parfaire mon anglais. J'ai vécu deux ans et demi à Londres. Puis je suis revenue à Paris, pour passer une maîtrise d'anglais et m'inscrire dans une école de journalisme. Je suis bientôt rentrée comme stagiaire à RTL, où j'ai commencé tout en bas de l'échelle, à éplucher les dépêches pour les journaux du petit matin. Et puis j'ai eu la chance de rencontrer sur mon chemin, au sens propre du terme, en l'occurrence dans les couloirs de RTL, des gens comme Michel Drucker. Je dois beaucoup à Michel Drucker qui a su porter sur moi un regard extrêmement bienveillant, qui m'a pris la main et qui m'a fait obtenir un vrai statut à RTL, en insistant auprès des responsables de la station : « Cette fille a quelque chose de supplémentaire ! » Était-ce un supplément d'âme, était-ce un supplément d'art, était-ce un supplément de... Je n'en sais rien. Mais il se trouve qu'il m'a ouvert toutes les portes et qu'il ne m'a jamais lâché la main.

Je les ai donc franchies, ces portes, et de la rédaction où j'occupais un rôle subalterne, je suis passée aux programmes, où j'ai travaillé avec des gens qui préparaient les émissions « branchées » de l'époque, dont la programmation musicale était essentiellement américaine. Je crois que j'ai assez bien travaillé, parce qu'on m'a fait de plus en plus confiance. C'est encore Michel Drucker, un peu plus tard, qui a demandé à Patrick Sabatier de m'emmener avec lui à la télévision. C'est donc avec Patrick Sabatier que j'ai commencé à monter des émissions, comme assistante au début, mais une

assistante à qui l'on demandait beaucoup. Moi-même je *me* demandais beaucoup. L'école de l'exigence, je me la suis appliquée avant de l'appliquer aux autres. C'est la seule façon de réussir dans ce métier.

Au fil du temps, de productrice d'émissions de télévision, je suis passée de responsable de ce que l'on appelle encore aujourd'hui des « unités de programme », c'est-à-dire des départements artistiques où l'on gère un certain nombre d'émissions. Petit à petit, j'ai eu la charge de dizaines et de dizaines de programmes, des milliers d'heures en fait, et pourtant je n'étais qu'une toute jeune femme à qui on confiait beaucoup plus que ce qu'elle était capable de faire. Mais il se trouve que je n'ai jamais refusé un challenge, et j'avais la conviction d'être suffisamment bien entourée pour parvenir à relever ces défis successifs.

J'y suis arrivée, je crois avoir fait de belles choses à TF1. D'ailleurs, quelques traces de ce travail restent inscrites dans la mémoire, voire dans l'ADN de la chaîne...

Ensuite, j'ai eu cette chance extraordinaire de rencontrer Francis Bouygues qui m'a protégée comme un père, comme un grand patron, et qui m'a offert la possibilité de mettre en orbite, de tenter, de lancer tout ce que je pensais être de nature à marcher sur une chaîne de télévision populaire, un outil qu'il venait d'acquérir, et qui se devait de réussir. C'est son regard bienveillant sur moi qui m'a dopée, sa confiance qui m'a certainement permis de trouver au fond de ma propre personne plus de force et d'idées que ce que je pensais posséder.

Pendant que j'assumais avec une sorte d'énergie carna-sière toutes ces responsabilités et toute cette fièvre créatrice, je vivais avec une « star », Nicolas Hulot, avec qui j'avais

INTRODUCTION

commencé à travailler lorsque j'étais à Antenne 2. Nous avons lancé ensemble *Ushuaïa*, qui au début n'a pas fonctionné comme on l'aurait souhaité, parce que ce n'était pas facile d'éveiller la conscience écologique à cette époque précise, en France. Je me suis énormément battue pour cette émission, et j'ai eu raison de le faire parce que *Ushuaïa* a représenté l'une des images qualitatives les plus visibles de cette chaîne, TF1, et qu'elle remplit d'ailleurs toujours cette tâche. Je pense que nous avons été précurseurs dans ce domaine, et que nous avons éveillé de façon durable la conscience écologique des gens par le biais d'une émission de télévision qui montrait avant tout des images magnifiques, d'une beauté indélébile, et qui m'a permis, à moi en tout cas, de faire trente-six fois le tour du monde.

Il faut croire que le tour du monde était inscrit dans mon code génétique, puisque j'ai ensuite partagé la vie d'un homme, Philippe Douste-Blazy, qui a été le ministre des Affaires étrangères, et que j'ai accompagné dans nombre de ses voyages officiels. Je suis souvent retournée dans les mêmes pays, les mêmes lieux, que ceux où j'étais allée avec Nicolas pour des tournages de télévision, mais évidemment pas de la même manière. Là où nous étions passés en 4 × 4, dans la poussière des pistes, nous roulions cette fois dans des voitures officielles, le plus souvent blindées et munies d'un gyrophare, des officiers de sécurité précédaient ces véhicules. Ce n'étaient plus des lions ou des hippopotames que j'allais rencontrer, mais des ministres des Affaires étrangères, voire des chefs d'État dans différents pays du monde. Et franchement, le parallèle avec ma vie précédente était particulièrement décalé...

J'ai toujours été à la fois l'auteur et la spectatrice de ma propre existence. Combien de fois m'est-il arrivé de me retrouver dans un dîner officiel au côté d'un grand de ce monde, et de me poser intérieurement cette question existentielle : « Qui suis-je pour être là ? » En fait, je n'ai jamais vraiment répondu à toutes ces questions. Ma vie m'a emportée dans un tourbillon d'histoires paradoxales, sans que j'aie eu à demander quoi que ce soit. La vie m'a fait des signes en permanence. Je me suis toujours dit qu'il fallait que je sois à la hauteur des rôles ou des fonctions qu'il m'était donné d'exercer, et je les ai exercés le mieux possible, à quelques erreurs près, bien sûr, mais ces erreurs m'ont enrichie comme souvent les faux pas font grandir.

Attention, ce ne fut pas non plus un long fleuve tranquille. D'un bout à l'autre du monde en France, en Asie ou en Roumanie, je suis aussi passée par des moments tragiques, voire insupportables... En Roumanie, par exemple, j'ai vécu l'horreur quand j'ai découvert qu'on effectuait des tests de recherche sur le sida sur des bébés, abandonnés à un étage oublié d'un *Kamin Spittal* (un orphelinat). Ma plus grande victoire est d'avoir pu faire diffuser des images sur ces expériences monstrueuses dont personne n'osait parler, notamment grâce à l'appui et la complicité active d'Anne Sinclair. J'ai traversé les camps au Soudan. J'ai vu le sordide et désespérément ordinaire marché des corps humains, aussi bien en Asie qu'à Cuba, j'ai regardé dans les yeux ces êtres qui n'ont qu'une chose à vendre, leur corps, qui n'ont d'autres possibilités dans la vie que de subir ce qu'on appelle d'un nom un peu léger : le « tourisme sexuel ». J'ai beaucoup lutté contre cela. Et à ce moment de ma vie pourtant bien remplie, ce qui m'habite, c'est la chose humaine, le regard vers l'autre, sa souffrance,

INTRODUCTION

qui me touche plus que tout ce qui m'a été donné de vivre par ailleurs, dans le monde futile des paillettes.

Ma vie a souvent été une traversée de miroirs. Je pouvais passer un moment magnifique à l'Élysée en compagnie de Philippe Douste-Blazy pour un dîner avec la reine d'Angleterre (ce qui est offert quand même à très peu de gens). Ensuite, avoir un entretien avec Rania de Jordanie, pouvoir parler avec cheikh Fahd Bin Jassim Bin Muhamad Al-Thani, Premier ministre du Qatar, puis faire plaisir au chauffeur du Quai d'Orsay, en l'amenant chez Johnny dont il était fan absolu, et passer la soirée avec Johnny et Laeticia, à nager avec nos enfants dans la piscine de leur maison près de Paris. Tout cela s'enchaînait parfois dans les mêmes vingt-quatre heures.

Comment raconter cette vie ? Je voudrais essayer de vous dire que si j'ai connu l'éclat, le pouvoir et l'argent, j'ai en même temps été touchée par les souffrances extrêmes. Et comme je suis une femme probablement trop sensible, je ne peux pas voir souffrir quelqu'un à côté de moi et passer mon chemin, j'ai donc toujours fait en sorte de pouvoir m'arrêter là où l'on souffrait. Même si cela n'était pas mon rôle ni ma fonction de m'en préoccuper, j'ai fait de mon mieux.

I

Le petit monde de la télévision
et des paillettes

1. Claude François et la gifle de mon père

J'ai seize ans. Je suis fan de Claude François et je sais je que vais le rencontrer, ce qui est *a priori* impossible, ou pour le moins improbable. Cette rencontre a certainement déterminé ma conviction qu'il ne faut jamais renoncer à ses rêves et que tout est possible. Peut-être est-ce cette histoire qui a fait de moi un petit soldat que désormais rien n'allait pouvoir arrêter. Ce fut probablement ma première bataille personnelle, mais en tout cas je l'ai gagnée.

Toute petite, j'écoutais les disques de Clo-Clo. À cette époque, comment pouvait-on faire l'impasse sur celui qui avait eu le génie d'adapter les chansons du label Tamla Motown ? Plus tard, à la période disco, qui n'a pas dansé au moins une fois sur *Alexandrie, Alexandra* ? J'adorais tout de lui : sa manière de bouger, sa façon de parler, mais également son exigence extrême dans la maîtrise des moindres détails, ce qui m'apparaissait comme un véritable signe de professionnalisme. Je pense qu'il avait compris avant tout le monde le fonctionnement de ce monde impitoyable qu'est le show-business. Il inventait le rêve, en tout cas les miens, et ceux de milliers de fans. À peine rentrée du collège, je me précipitais sur mes 45-tours, il représentait pour la petite

jeune fille de province que j'étais un accès à un autre monde. Je l'écoutais en boucle. Il me faisait m'envoler. C'était mon oxygène, ma bulle de légèreté dans cet univers un peu oppressant de la bourgeoisie provinciale. Une chanson me touchait particulièrement : l'histoire d'un petit garçon que sa mère ramène à la pension le soir et qui fait semblant d'aller bien alors qu'il est dans le désarroi le plus total. Et puis la berceuse que lui chantait sa maman quand il était petit, *Donna, Donna*. Bien des années plus tard, j'ai été très émue lorsque j'ai enfin eu la chance de la rencontrer, cette vraie mamma italienne, qu'il appelait Chouffa. J'ai compris pourquoi Claude ne pouvait pas se passer d'elle. Nous avons été présentées après l'un de ses concerts, dans le cadre d'un dîner avec ses musiciens, organisé au restaurant La Calavados, à Paris, peu de temps avant qu'il meure... Je l'ai recroisée après le drame, mais nous n'avons jamais parlé de mon histoire de cœur avec son fils. C'était un secret entre lui et moi, jusqu'à aujourd'hui...

Adolescente, je m'étais donc fixé cet objectif très précis : rencontrer Claude François ! Cette obsession faisait sourire mes parents, à qui je ne cessais de répéter qu'il était impératif que je le rejoigne coûte que coûte. Un jour, tandis que nous rentrons d'Espagne en famille, à la fin des vacances, j'aperçois des affiches sur le trajet : Claude François chante aux Arènes de Céret. Nous ne sommes pas loin de Perpignan, c'est à deux pas. J'y vois là un signe du destin et j'entreprends un travail de sape auprès de mon père. Celui-ci finit par céder devant ma détermination : nous irons donc au concert de Céret, et passerons la nuit sur place. J'ai remporté ma première victoire. J'ignore encore ce qui va m'arriver...

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : CPI, FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2012. N° 105082()
Imprimé en France